

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 37

Artikel: La femme vaudoise dans son jardin : (extrait d'une "Lettre vaudoise", de M. H. Laeser, journaliste)
Autor: Laeser, H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221275>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

la sculpture, le modelage, la frappe, le chocolat, le bronze, la réclame, les fleurs, la verdure, les couronnes, les allocutions, les discours, tout ! Rien ne fut de trop, car ce fut mérité. Evidemment qu'un peu plus d'affection pendant sa vie eut mieux valu.

On ne peut entrer en contact sincère avec les enfants de nos écoles sans être plus ou moins inspiré de l'esprit de Pestalozzi, et en ressentir la valeur présente. Ses principes dominent encore notre époque. Ils sont restés d'une réalité admirable et déconcertante. Déconcertante, parce qu'ils n'ont pas changé. Admirables, parce qu'on n'a rien trouvé de mieux ! Voilà pourquoi il existe une telle unanimité dans ce culte du souvenir voué à Pestalozzi. Car cette manifestation ne s'est pas bornée à notre pays seulement. J'ai constaté d'une façon qui m'a vivement impressionné qu'une partie de l'Europe s'est associée à cet hommage au grand éducateur des petits.

Astreint à des veilles prolongées, j'ai comme fidèle compagnon de travail un haut-parleur relié à une station de T. S. F. Le soir du 16 février 1927, je cherche un poste étranger que j'ai le plaisir d'entendre. Un personnage parle. J'écoute. Je ne comprends rien de son discours, les langues tchèque ou hongroise m'étant à regret inconnues. Mais ce que j'ai très bien saisi, c'est le nom de Pestalozzi revenant fréquemment dans cette causerie. C'était de toute évidence une conférence en son honneur. Je passe à des postes allemands. Plusieurs parlaient de lui. Je vais aux postes italiens ; ils évoquaient avec une conviction et une chaleur bien méridionale la vie et l'œuvre de Pestalozzi.

Le poste qui m'a le plus interloqué est Radio-Catalogna, à Barcelone. C'était aux environs de minuit et demi. Un orateur espagnol parlait avec volubilité cette langue grasseyante que l'on ne peut confondre avec l'italien. Pendant un quart d'heure, je l'ai écouté. Le mot de Pestalozzi a frappé mes oreilles à plusieurs reprises. Ce nom sonore jaillissant dans la nuit des confins de l'Espagne m'a fortement touché. Il a fallu que son influence humanitaire fût bien extraordinaire et puissante pour qu'elle franchisse les limites de notre pays et soit ainsi glorifiée de tous les peuples avancés de l'Europe.

Dans la soirée déjà, une émotion semblable m'avait étreint. Je devais remettre à un jeune élève de nos classes, victime d'un accident et privé d'assister à notre cérémonie du 17 février, à l'école, la médaille de Pestalozzi. Après quelques paroles de circonstance, alors que j'épignais sur sa chemise de nuit la jolie plaquette de bronze, de grosses larmes roulent de ses joues sur ma main. Il pleurait ! Pourquoi ? Parce qu'il ne pouvait joindre sa voix à celle de ses camarades pour l'hymne à Pestalozzi. Il voulait chanter ce bon génie de l'enfant. Son instinct lui disait mieux que des paroles combien cet homme avait aimé les petits par dessus tout et il voulait l'exalter. Ne le pouvant, l'enfant pleurait. J'étais bien près d'en faire autant !

Discours des grands ! Pleurs des petits ! En cette soirée du 16 février 1927, j'ai entendu les uns, j'ai vu les autres ! Tous ces hommages montaient vers ce bienfaiteur des humbles. Je n'oublierai jamais le chagrin de l'enfant empêché de glorifier Pestalozzi par son chant.

(Journal d'Yverdon.) Frs. Thibaud.

ENVIREMENT ?

E ne sais si Guy de Maupassant, l'écrivain français bien connu, a jamais parcouru nos vignobles et goûté à nos raisins vermeils. J'en doute fort, car en lisant récemment une nouvelle intitulée « Tombouctou » qu'il écrivait dans son bon temps, j'en suis venu à me demander si, en sa brève et tragique existence, il lui était arrivé de manger du raisin même en son propre pays. Pour un homme de sa trempe, l'impossible est certes possible et je ne tiendrais pas pour absolument exclu le fait que, de sa vie, il n'eût jamais savouré un raisin doré, vu qu'avec une imagination comme la sienne,

toujours en rupture de ban, il était bien capable de suppléer à la réalité par les rêves de son cerveau constamment sous pression. Quoi qu'il en soit, dans le récit que j'ai cité, Guy de Maupassant raconte de sa plume alerte et captivante comment, dans la bonne ville de Béziers bloquée par les Allemands en automne 1870, un officier français avait sous ses ordres un Africain surnommé Tombouctou qui disparaissait des jours entiers, avec des camarades noirs comme lui, pour réapparaître ivres à tomber. Ces compères devaient donc, semble-t-il, trouver de quoi s'enivrer quelque part dans les environs. En lisant cela, je ressentis un frisson dans le dos, parce que je me figurais que ces malheureux, pour étancher une soif équatioriale, trahissaient la France, leur patrie d'adoption, en se rendant, la nuit venue, aux lignes des Allemands rapporter à ceux-ci les vicissitudes que traversaient la ville et sa garnison. Je n'arrivais pas à m'expliquer autrement le fait que ces zouaves sans argent parvenaient, en un temps de parfaite disette, à se procurer de l'alcool à discrétion en pleine campagne, à proximité de l'ennemi. Et cependant, j'avais compté sans Guy de Maupassant qui ne voulait pas que l'âme d'un Africain put se noircir au contact d'un des plus grands crimes qu'un homme ait jamais commis. Effectivement, je dus reconnaître que je m'étais trompé du tout au tout, car voici de quelle manière cette histoire finit par s'éclaircir. Ces griseries répétées, revues et augmentées, éveillèrent un certain jour l'attention de l'officier français, chef du peloton auquel appartenait Tombouctou, et par un soir noir comme de l'encre, cet officier fit suivre son subordonné hors des murs de la ville. Vers l'aube, on trouva Tombouctou avec ses acolytes, couchés paisiblement dans une vigne isolée, sous des ceps aux grappes rebondissantes. Guy de Maupassant raconte le retour du nègre en ces termes : « Il était gris comme je n'ai jamais vu un homme être gris. On le rapporta sur deux échelas, il ne cessa de rire tout le long de la route en gesticulant des bras et des jambes.

« C'était là tout le mystère. Mes gaillards buvaient au raisin lui-même. Puis, lorsqu'ils étaient saouls à ne plus bouger, ils dormaient sur place. »

J'ai dû lire et relire ce passage avant d'en saisir tout le sens et pourtant cela est dit clairement et aucun doute n'est possible. Le grand, le gros Tombouctou et ses compagnons de bamboche ne s'étaient pas seulement gorgés de raisins, mais ces raisins doux et innocents les avaient bel et bien alcoolisés de fond en comble, à tel point qu'ils en avaient les sens complètement hébétés !

Cette solution, je l'avoue, fut pour moi aussi imprévue qu'extraordinaire et, n'osant mettre en cause la compétence de Guy de Maupassant, une autorité reconnue du moins dans les lettres, il m'est resté dès lors, malgré tout, un doute à l'esprit. J'ai fait des calculs fastidieux dans le but de vérifier l'exactitude des assertions de notre écrivain. J'ai recherché notamment en quel temps minimum la chaleur du corps humain pouvait bien amener, sous les diverses latitudes, la fermentation du raisin dans le ventre et quelles étaient les propriétés nocives, de même que le degré, de l'alcool ainsi fabriqué. J'ai interpellé des chimistes qui, interloqués, m'ont regardé du coin de l'œil en secouant la tête. Pour en finir, j'ai résolu de confier mes doutes et mes craintes au Conteur, certain que les vendangeuses accortées qui, en notre beau canton de Vaud, se donneront la peine de lire ce qui précède, veilleront au grain cet automne, à moins qu'aimant la gaité, l'exubérance, elles ne mettent, durant les vendanges prochaines, sur le compte de la fermentation extra-rapide du raisin, soit les « siclées » qu'elles feront fuser à travers les airs comme des projectiles d'attaque ou de défense, soit les chansons malicieuses qu'elles débiteront, avec l'entraide des grands jours, aux ceps épuisés pour les consoler du rapt de cette parure de perles nacrées à laquelle, ces pauvres plantes, ont travaillé jour et nuit, pour le roi de Prusse, pendant toute une saison.

Aimé Schabzigre.

COMPLAINTÉ DU VIGNERON

A M. Frederi de la « Revue ».

*En ces temps difficiles,
Plaiguez le vigneron,
Qui fait besogne utile
Et n'a jamais le rond !
Se reposant à peine
Et la sueur au front,
Dès l'aube au soir, il peine,
En brave tâcheron !*

*La rebase ou la grêle,
Les vers, les papillons,
Tour à tour le flagelle
Ou lui font rebellion !
A son poste, fidèle,
Par bon ou mauvais temps,
Il prodigue à sa belle
Les mêmes soins constants !*

*Mais si, par aventure,
Récolte vient à bien,
Avec désinvolture
On dit : Ça ne vaut rien !
Ses vins, on les débîne,
Achetant l'« étranger »,
Par esprit de rapine,
Pour le faire enrager !*

*Vraiment, peut-il se taire,
Le pauvre vigneron,
Quand on blâme sa terre
Et qu'on lui fait affront ?
On parle de « mèveute »,
Alors que, tous les ans,
Cent liqueurs qu'on invente
Ont de plats courtoisants !...*

*Que faudra-t-il qu'on fasse
Des La Côte et Lavaux,
Si le « français » remplace
Le vin de nos coteaux ?
Les vignes en terrasses
Du beau canton de Vaud
Devraient céder la place
A de produits nouveaux ?...*

*Je le dis sans mystère :
Par nous, les vignerons,
Jamais pommes de terre
Ne s'y planteront !
Que le vin de nos pères
Soit mis à l'abandon,
N'y comptez pas, mes frères,
Car il est bel et bon !*

Louise Chatelan-Roulet.

La Patrie Suisse. — Le dernier numéro de la *Patrie Suisse* (31 août, No 903) s'ouvre par un excellent portrait d'Antoine Contat, vice-chancelier français de la Confédération suisse, récemment décédé. Il nous apporte la figure d'un autre disparu, J.-J. Freiburghaus, puis celui de M. Georges Chevallaz, le nouveau directeur des Ecoles normales du canton de Vaud. Il nous initie à l'utilisation des peaux de reptiles, pour la chaussure, la toilette, la ganterie, la maroquinerie et nous montre les jolis effets que l'on peut en obtenir. Il nous conduit aux marchés et aux concours hippiques des Franches-Montagnes. Il nous donne d'excellentes reproductions des tableaux valaisans d'Ernest Bieler, « Procession de la Fête-Dieu à Savière », « Femme d'Evolène », des vues de Barcelone, illustrant l'article d'un éminent Escaleur vaudois. E. T.

LA FEMME VAUDOISE DANS SON JARDIN

(Extrait d'une « Lettre vaudoise », de M. H. Laeser, journaliste.)

Et les fleurs s'en vont. Adieu, la riche éclosion du début de l'été. Mais notre nature n'est point revêche. Si la flore de nos prairies vaudoises a disparu sous les dents de la machine ou le fil de la faux, si les esparcettes anarantes, les scabieuses lilas, les reines marguerites or et argent ou les luzernes bleu de roi nous ont dit un long au revoir jusqu'à l'an prochain, il nous reste la chicorée sauvage, vraie pervenche de l'arrière-été qui égaie le bord de nos chemins. Les trèfles incarnat, blancs ou roses nous réservent d'ultimes floraisons, et l'épiloche lance ses grappes carmin et violacées. Accueillons ces biens tardifs avec reconnaissance :

notre pays est si bien fait que chaque saison y a ses offrandes.

Et puis, nous avons nos jardins de campagne, honneur et gloire de la bonne ménagère, de la maîtresse de maison qui, à tant de dons pratiques, sait joindre la part de la poésie. Nos jardins sont l'image des femmes vaudoises : sage-ment ordonnées, tracées au cordeau, les mauvaises herbes en sont impitoyablement proscrites, — ces mauvaises herbes qui représentent la flânerie, la folle du logis et tout ce que cela comporte. Nos femmes savent bien que l'on ne vit pas d'amour et d'eau fraîche, aussi le jardin pousse-t-il des légumes savoureux et nourrissants. Mais elles savent également que la vie ne saurait s'écouler sans poésie et sans couleur. Voilà pourquoi, en bordure des plate-bandes et le long des clôtures sont semées les fleurs les plus attirantes, les glaïeuls aristocratiques, les phlox un peu prolétaires qui rachètent l'abondance de leurs panaches par la variété de leurs teintes, les pois de senteur dont l'arôme rappelle celui du jasmin, les grands lys immaculés et les coquelicots de poètes.

Tout cela c'est l'œuvre de la bonne ménagère. On a dit plaisamment de la femme allemande que sa mentalité représentait un clair de lune dans un jardin potager. De la femme vaudoise, on pourrait affirmer qu'elle sait faire pousser des fleurs et jaillir des couleurs de partout. Il n'est pas jusqu'au modeste et utile ruclon qui, en cette saison, ne s'orne de courges rutilantes comme le soleil. Il n'est pas jusqu'aux perches à haricots, — les « berclures », disent nos gens, — qui ne poussent ces pétales rouges et blancs se détachant si bien sur le fond des feuilles en forme de lances.

Mère et fille. — Une Lausannoise qui est encore charmante et passablement coquette, a une fille de 17 ans, jolie à croquer.

— Je suis sûr, lui dit quelqu'un, que, ravissante comme elle est, mademoiselle votre fille ne doit pas manquer d'épouseurs ?

— Non, certes, répliqua la maman, mais je suis encore trop jeune pour la marier.



LES DEUX DAMES DE CHEZ MARC-ANTOINE.

Et un désir fou lui vint de tenter cette expérience de la rencontrer ainsi, une fois, de lui parler encore, ne fût-ce que pour échanger les simples politesses de la rue. La lettre de Mariette était arrivée le trente-un juillet, alors que Piermont préparait la fête nationale du premier août. Marc-Antoine, comme particulier et comme municipal, faisait naturellement partie du comité. La veille du grand jour, en assemblée, un des organisateurs annonça que l'artificier n'avait expédié ni fusées, ni pétards, ni chandelles romaines. On ne pouvait s'en passer. Il faudrait donc que quelqu'un se dévouât et partît le lendemain pour Lausanne afin d'en rapporter, à temps, ces pièces indispensables. Sans réfléchir davantage, obéissant à une impulsion irrésistible, Marc-Antoine s'offrit. Il avait des affaires à régler au chef-lieu et, pour tout arranger, il emmènerait Loïon qu'il renverrait, dans la matinée, avec les colis. Quant à lui, il rentrerait plus tard, pour les cloches et les feux de joie.

A Lausanne, ses affaires terminées et Loïon mis sur le chemin du retour, Marc-Antoine se sentit libre. — Allons faire un tour de ville. Je reprendrai un train de l'après-midi.

Mais, au lieu de remonter vers la place Saint-François, de la gare où il avait accompagné le gamin, il descendit machinalement à Ouchy. Sans qu'il osât se l'avouer quelque chose — ou, plutôt, quelqu'un — l'attirait vers le coquet faubourg, port du chef-lieu.

Matinée merveilleuse. Très calme, le lac se moirait de tâches ridées paraissant plus sombres sur la surface miroitante. Le flux minuscule léchait la rive, laissant après lui sur les galets une légère écume qui s'évaporerait, bulle après bulle, rapidement. Quelques chaloupes indolentes, louvoyaient avec peine faute de brise. Dans le lointain vapoureux, les deux voiles d'une barque teintée d'or par le soleil, un steamer traversant d'Evian à Ouchy, et, enfin, à l'arrière-plan

les Alpes pleinement éclairées, s'estompant d'un lavis violacé dans les combes et les revers. Sur l'embarcadère, des voyageurs attendent le passage du steamer, tandis que, très digne, le gendarme traditionnel parle de la pluie et du beau temps avec un douanier tout jeune. Les cygnes, dans le port, vont et viennent, quémendant une obole ou pêchant quelque problème victuaile. A cette heure le quai est aimé par de nombreux touristes, jasant, riant, s'extasiant, devant le spectacle des instantanés au kodak. Toilettes claires, ombrelles rouges, jaunes, vertes, blanches, ceintures et rubans, tout un frémissement de couleurs chatoyantes qui se croisent, se heurtent, se poursuivent, se confondent...

Marc-Antoine, lentement, longeait le parapet du quai, suivant d'un regard distrait le vol plongeant des mouettes. Il alla ainsi jusqu'au rond-point, puis revint sur ses pas. L'idée lui était venue d'aller déjeuner au kiosque du débarcadère, sur la terrasse. Mais, comme il arrivait vers la station des bateaux de louage, un groupe sortit du parc voisin et marcha en sens inverse. Tout d'abord il ne prit pas garde à ces femmes élégantes et à ces gentlemen très sportifs, en costume de tennis. Une voix, cependant, lui fit lever la tête. Une voix de femme. « C'est sa voix. » Oui, il ne pouvait douter. Ainsi, ce qu'il avait espéré, ce qu'il avait voulu, ce qu'il avait cherché allait s'accomplir. Il la rencontrait sur le chemin. Il lui parlerait peut-être... Déjà, il la voyait, radieuse, en une toilette d'été d'un goût parfait et coiffée d'un « amour de petit chapeau » — selon l'expression consacrée — Un reporter mondain eût trouvé pour décrire cet ensemble de clinquantes épithètes et des adjectifs flamboyants. Mais Marc-Antoine ne remarqua ni la robe, ni la ceinture, ni le chapeau... Il ne vit que la bouche rieuse et les cheveux blonds, si fins, si fins.

A ce moment, elle aussi l'aperçut et réprima, à peine, un petit sursaut de surprise. Cependant, très femme, elle dissimula, sourit un peu et répondit légèrement au salut, juste assez pour ne pas être impolie, point suffisamment pour encourager un abord. Mme Gerbier, qui surprit ce manège, chercha le personnage salué et l'ayant reconnu, fit mine de s'arrêter, mais Pauline avait repris sa bruyante causerie — à peine interrompue, d'ailleurs — et poursuivait sa promenade avec ses amis. Mme Gerbier, entraînée, se contenta d'un signe de tête que Marc-Antoine ne vit pas étant déjà passé. Tout cela s'était accompli en deux ou trois secondes et le jeune homme, ahuri, continuait sa marche vers le port, avec, dans les yeux, l'image de Pauline, indifférente et souriante d'un sourire quelconque. Mais pourquoi s'en étonnait-il ? N'est-ce pas ainsi qu'il se l'était représentée après avoir lu la lettre de Mariette ?

Regardant, sereine et calme, sans plus voir ce montagnard, bientôt oublié, qu'elle ne remarquait le tram qui roule ou le chien qui aboie. Il ne s'était donc pas trompé. Ou plutôt, il avait prévu plus triste que la réalité, puisqu'elle l'avait vu, puisqu'elle l'avait reconnu, puisqu'elle l'avait salué. Alors, pourquoi cet ahurissement, pourquoi cette souffrance, peu profonde sans doute et d'amour-propre blessé plus que d'amour meurtri, mais douloureuse alors même ? Marc-Antoine, qui avait espéré contre toute espérance constatait, une fois encore, l'inanité de ses illusions.

L'expérience était faite, mais elle laissait l'expérimentateur un peu déprimé. La moitié des erreurs que l'on commet en ce monde viennent de ce qu'on n'ose pas se dire en face, à soi-même, certaines vérités. Marc-Antoine, en cette aventure, avait, dès le début, entrevu ces vérités, mais, entraîné par la joliesse du moment et par la douceur, il s'en était détourné. Et, maintenant, appuyé au bastingage du bateau, il regardait fuir le paysage, sans penser à rien, ou à des choses si vagues, si éparpillées, qu'il lui aurait été difficile de les formuler par des mots. Cela glissait ; cela s'anémiait. Des souvenirs, des rêves, des images indécises, voilées de mélancolie et de quelque regret. Toutefois, cette mélancolie n'avait rien de désespérant. Marc-Antoine était né optimiste et le bonheur, en somme, est une question de tempérament. Sa mésaventure ne pouvait le conduire aux grandes tristesses. Une égratignure à fleur de peau, pas d'avantage.

(A suivre).

G. Héritier.

Théâtre Lumen. — La Direction du Théâtre Lumen présente cette semaine les deux derniers grands chefs-d'œuvre de la cinématographie allemande : *Métropolis* ou *La Cité future* ! merveilleux film dramatique à grand spectacle et splendides tableaux d'avant-garde de Fritz Lang, le génial initiateur des Nibelungen, film qui sera présenté, en matinée et en soirée, les vendredi 9, samedi 10, dimanche 11 et lundi 12 sep-

tembre 1927. Les mardi 13, mercredi 14 et jeudi 15 septembre, trois jours seulement *Faust*, splendide réalisation de l'œuvre immortelle de Goethe. Comme lors de leurs premières présentations, ces deux films seront accompagnés par l'orchestre renforcé du Théâtre Lumen, avec partitions musicales spéciales. Malgré l'importance de ces spectacles, prix ordinaires des places.

Royal Biograph. — La Direction du Royal Biograph présente cette semaine le célèbre cow-boy Tom Mix, toujours accompagné de son cheval Tony, dans une de ses dernières créations *Le Docteur Frakass* ! grand film d'aventures dramatiques et humoristiques du Far-West en 4 parties. Au même programme l'ex-quis star américain Leslie Fenton, dans *Gagnant quand même* ! comédie dramatique et sportive en 3 parties.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édité.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôt en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %

Toutes opérations de banque

A RETENIR !!!
L'apéritif de marque « **DIABLERETS** » préparé aux plantes des Alpes est un apéritif sain. Il peut être consommé sans crainte et convient aux estomacs les plus délicats.

Achetez vos chemises

chez le spécialiste

DODILLE
Rue Haldimand LAUSANNE

LAITERIE DE ST-LAURENT Rue St-Laurent 27
Spécialité : Beurre, œufs du jour, Fromages de 1er choix.
Mayakosse et Maya Santé, Tommes.
J. Barraud-Courvoisier

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque, un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POULLLOT, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi
l'apéritif par excellence.